

Blanc

Dialogue entre deux temps

Hélène Frédérick

Number 149, April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Frédérick, H. (2017). Blanc : dialogue entre deux temps. *Les écrits*, (149), 47–56.

HÉLÈNE FRÉDÉRIK

Blanc

DIALOGUE ENTRE DEUX TEMPS

Approcher la forêt, seule, les pieds enfoncés dans l'épaisseur de neige. Souvenir de deux longues tresses froides sur le manteau vert feuille en tissu synthétique. Des bas d'hiver remontant jusqu'à la fourche – à l'origine –, sous la jupe de laine.

Par la fenêtre du train Paris-Nantes, des petites boules dans les arbres nus : on dirait des nids trop parfaitement ronds, que les oiseaux auraient bricolés par le dessous autant que par le dessus.

Faire semblant d'être perdue, chercher à l'être, faire semblant de se chercher ; éprouver déjà, avec autant de force, ce qui sera, beaucoup plus tard, pour d'autres raisons. Un sol pareil au ciel, c'est-à-dire : blanc.

Quoi qu'il arrive, ne pas laisser la voix sombre empêcher de faire naître des images de mots. La poésie. D'entre toutes les destructions que la mauvaise voix pourrait causer, ce serait la plus dévastatrice.

Pas de tempête mais une neige dense et drue. On pourrait marcher la tête en bas, ce serait pareil : le blanc. Franchir le ruisseau Rimbaud gelé. Traverser le pont de terre qu'on devine à peine. La neige fouette le visage.

À voir ses yeux trop rapprochés, une bouche un peu crispée, sa tête rectangulaire, je me dis que le voisin de train doit être un homme dur et méchant, ou bien malheureux. La musique éclate et il se met à rire de honte, il me sourit et la dureté s'efface de ses traits. Les métamorphoses ordinaires me fascinent.

Jouer à imiter la mort : imaginer ce que pourrait être une vraie béance. Couchée sur le blanc, le laisser s'accumuler sur soi, et penser à de petits animaux extraordinaires. Mais, en réalité, jamais qu'un passage, leur passé. Les petits animaux sont invisibles. Regarder leurs traces s'effacer rapidement avec le vent et sous l'ajout continu de la poudrière.

Un cauchemar cette nuit : mon frère ne me comprenait pas. Plus tard un sanglier. Je ne sais plus ce qu'il me faisait.

Juste au-dessus, dans le ciel, un harfang et de petites taches dépolies qui tombent, faisant un léger bruit, seulement perceptible ici, à l'abri, à l'orée du bois. Éprouver la solitude intacte de l'enfance, la mélancolie du zéro, et celle de la matière. Se douter de la douleur, de la rareté. Ne s'apercevoir jamais. Croire la beauté sans le savoir.

C'est la pénombre du matin au soir. Puisqu'il m'a laissé le dernier mot, c'est simple : j'ai décidé de le garder. Il n'y a pas d'autre explication.

Par terre partout des traces fraîches. Mais où sont les animaux ? Être vus de ce que l'on ne voit pas. Les petits animaux extraordinaires nous voient sans être vus. Pouvoir ainsi les croire magnifiques, avec leurs mystères, leur langage obscur. Et pour la saison leur pelage est blanc.

Très vite nous amputons tout le membre, avec sa beauté et sa laideur, pour oublier que nous avons toléré la saleté du genou. Quitte à ne plus voir toute la vérité de ce qu'on est, on condamne un bout de l'histoire comme pour s'inventer un passé plus propre, alors que le mal est fait. Comment faire en sorte que l'irréparable ne soit pas répété, comment comprendre nos laideurs quand tout a été effacé? De quoi cherche-t-on à se laver collectivement? Pourquoi cette recherche de pureté radicale en plus de la coquille vide de la finance et du matériel qui enveloppe tout? Un besoin d'illusion remplaçant le religieux?

S'asseoir sur la glace du torrent gelé, de la voie creusée, perpendiculaire à la montée; souffler, dégager la poussière froide de sur le miroir. Mais ne rien voir: aucun reflet, aucun poisson dessous. Glace sans tain. Qu'un frimas opaque, épais, solide, et des joncs figés, les quenouilles cassées sous le poids du froid, piquant, plongeant vers le bas. De la même façon mes tresses balaient la glace.

C'est le milieu ou la fin de l'après-midi, on ne sait pas. La lumière de l'hiver fait de jolies taches dans nos deux pièces parisiennes. La lumière veut davantage donner, on dirait, pour compenser le noir qui viendra tôt.

Agenouillée sur le ruisseau de verre, imaginer le loup, le lynx. Des coyotes affamés.

Il n'y a qu'un autre silence pour remplacer un silence disparu depuis trop longtemps. Mais quelle couleur lui donner?

Ouvrir les genoux, ouvrir l'œil et trouver du maïs, durci, tombé de la montée, resté ignoré des étourneaux.

C'était la semaine dernière. Une femme parlait toute seule, conversation tenue avec elle-même, très convaincante. On y croyait. Coincée devant la porte du bus bondé avec sa valise énorme et trop lourde pour elle, qu'elle devait soulever et déplacer à chacun des arrêts pour laisser passer ceux qui désiraient monter, debout entre deux âges, où allait-elle? Un beau visage nerveux et apeuré, préoccupé, sans doute rassuré par le son de sa propre voix.

Marcher sur la montée jusqu'à la pinède. C'est une drôle de forêt brève au bord du grand bois. Une étendue à la fois sauvage et organisée, aux frontières nettes. Odeur de résine. Le désir d'entrer.

Tous ces corps rejetés du monde, qui ont froid. Un homme m'aborde sur le pont de Tolbiac, pieds nus sur l'asphalte. La couverture de laine qui le recouvre est sa maison. Plus loin une boutique de vêtements et accessoires pour chiens offre massages et bains, confort et détente.

Sur le sol un lit d'aiguilles de pin roussies par la mort et bien sèches. En mettre plein ses poches, quitte à tout gommer le manteau vert feuille.

J'écoute la radio depuis toujours. Un soir une jeune femme y est tout occupée à nourrir ce qui l'anime. Au cœur de la démarche de la musicienne à la voix presque éteinte à force d'être feutrée, une attention au chemin plutôt qu'à l'aboutissement. Quelque chose d'entier. Son amour des sons nous révèle l'infini d'un instrument.

Remarquer déjà, enfant, que les aiguilles de pin mortes sont des allumettes parfaites.

Lendemain d'élections américaines. Notre univers bascule-t-il vraiment? Il va dans le sens de la bêtise et de l'argent depuis si longtemps déjà. Relire Karl Kraus. Construire. Inventer en l'écrivant ce couple d'amies. Intempestivité.

S'étonner qu'une chose sans vie puisse pétiller jusqu'au ciel et détiennne même le pouvoir d'enflammer du bois pourri.

Des mésanges dans l'arbre de la cour arrière éclaboussent l'hiver en petites taches colorées, dansantes. Je peux les observer en préparant le café du matin ou le repas de la mi-journée.

Le vent se métamorphose en chants insolites : des sifflements doux entre les cimes. La pinède est à elle seule un grand instrument de musique.

Pourquoi si souvent le sentiment de perte et de vide? D'où vient ce manque? J'ai cherché tellement souvent l'apaisement dans ces carnets. Le chemin, décidément, est étrange. Il y a du sauvage dans la ville. Le ciel est variable à l'infini.

Des présences animales en négatif. Empreintes, toujours. Sur le dos, jambes et bras ouverts en mouvement et pourtant rien d'un ange, tout de la chair. La conscience acouphène de l'enfance.

Sur la ligne 6 d'un métro aérien les conversations s'entremêlent : femme au téléphone, deux amis, couple d'adolescents, musicien faisant la manche forment une seule pâte de mots, un seul immense dialogue de sourds. Cacophonie quotidienne.

Couchée sur le dos, au milieu de ma conscience, vouloir que les petits animaux me surprennent. Au moins qu'ils m'indiquent à moi-même.

Mésanges, pigeons ramiers, pies grièches. Des colverts sur la Seine, qu'on retrouve parfois sur le parvis de la bibliothèque, endormis en boule dans les volutes du brouillard matinal. J'ai vu des oies sauvages, une fois, au bois de Vincennes, un grand héron au Jardin des Plantes et des nuées d'étourneaux, souvent, faire des vagues. Des martinets et des chauves-souris en nombre à l'arrivée des beaux jours, dans la cour arrière, font la chasse aux moustiques, sans que personne ne les remarque. On préfère probablement ignorer leur présence : les personnes que je côtoie s'effraient quand j'en parle. Elles sont incroyables, apeurées. On dirait qu'elles voudraient des preuves. Je n'en ai pas. Des chauves-souris en plein Paris? Vraiment?

Au lieu d'un sens il n'y a rien. S'il n'y avait ces traces il n'y aurait rien. Cette pensée du vide, elle est peut-être la plus petite mort jamais imaginée. Croire le temps élastique alors qu'en réalité, chaque instant s'effondre sur lui-même. Se savoir mortel et deviner qu'adulte on fera tout pour l'oublier.

Il y a bien eu, il y a quelques années, des lapins dans la forêt artificielle, plantée au milieu de la Bibliothèque nationale de France. On dit que les bêtes ont été déposées là à l'aide de cordes et de paniers par des gens fatigués de les soigner ou sur le point de partir en vacances ou qui n'avaient plus les moyens de les nourrir. Les lapins ont disparu depuis, sauf sur quelques photographies.

Mais si chaque instant meurt il renaît. Ou plutôt : il se rejoue.

Privilégier les chemins peu fréquentés. Pour un projet de livre dont j'ai abandonné l'idée, il y a sept ans, je note cet extrait d'un essai de Jacques Mathieu sur les habitants de la Nouvelle-France : « Il fallait une génération pour s'adapter, la société elle-même en était venue à domestiquer l'hiver et à l'utiliser avantageusement,

à compter des années 1680. [...] On se rendit compte qu'il était plus facile de circuler sur les grandes étendues neigeuses que dans les ornières des routes détrempées. » Le beau paradoxe.

Sous les pins, toujours, ne pas voir le soleil décliner. Penser au sac d'école neuf en cuir. Se demander quoi faire du désir de gâcher l'intérieur au stylo : le Bic roulant sa bille dans le cuir moelleux, d'un léger, agréable sentiment de braver l'interdit pour vivre dangereusement. L'envie est éphémère, la trace sera permanente. Oublier d'en tenir compte.

Il semble que le droit de tenir de justesse debout, le droit de vaciller nous est de plus en plus refusé. Le droit de ne pas y voir clair. Ce droit correspondrait aussi à celui de n'entrer dans aucune case, ou de marcher la tête en bas. Le vacillement menacerait d'ébranler l'équilibre d'un système en rappelant avec quelle facilité nous pourrions le faire vaciller. C'est ça ?

Dessiner des monstres en prolongeant les lettres du nom inscrit par ma mère, les monstres se prolongeant en arbres fruitiers ou bien en chevaux distordus, et plus tard en bouche de Madonna.

L'immense bibliothèque nationale, avec ses longues distances dépeuplées, est pour le chercheur qui écrit un rappel gigantesque du vertige de la page blanche.

Imaginer le contraste des coulées de lave vues dans les pages en couleur du *Grand atlas mondial*. C'est le sang de la Terre. Sous le blanc, à des kilomètres en dessous, c'est inimaginable, il y a des veines brûlantes et du rouge en bouillons. Avoir huit ans et un volcan semblable qui gronde sous la blancheur de l'épiderme.

On reconnaît peu, dans notre société, la confiance et le courage que nécessite le simple fait de se regarder en face.

Se dire qu'on passerait bien sa vie à ne rien faire d'autre qu'observer et noter, et travailler la manière d'habiter non seulement une tête mais un corps pleinement, du bout des pieds au bout des ongles et jusqu'au bout des tresses. Se laisser traverser par les flux et secousses du monde et la beauté des images, quitte à ce que cela fasse mal, pourrait nous occuper jusqu'à la fin. Ouvrir sur l'absence de grands yeux. Être tout ouïe pour elle. Vraiment, ça nous suffirait.

Entre un mensonge qu'on hurle et une vérité qu'on murmure, notre monde choisit le premier.

La neige s'est accumulée malgré l'abri des pins. Je ne pourrai pas bouger sans déranger les dunes.

Pourtant je ne souhaiterais pas faire l'éloge de la vérité ou de la transparence (illusoires), plutôt l'éloge du murmure, de la pénombre.

Balayer le sable froid sur le manteau, dire au revoir aux grands pins en reniflant, traverser la grande étendue perpendiculaire aux ornières de la route détrempeée, plus loin. S'avancer avec joie en se demandant vers quoi.

Au moins on garderait l'œil ouvert sur la vacuité de notre monde. On s'inquiéterait le jour pour mieux danser le soir.



